

LA DAME VOILÉE



— Moi, monsieur, je ne voile jamais ma pensée ; d'ailleurs on ne voile que les choses dont on a intérêt à cacher la laideur.

SCHUBERT

*Schubert ! génie aimé des âmes malheureuses
Pâle crucifié dont le front est sanglant,
Tu te penches, vers nous, comme un christ consolant
Et nous montres, pensif, les routes lumineuses.*

*Jadis, la Magdalène a, de ses mains pieuses,
Essuyé, de Jésus, la sueur et le sang ;
Et nous, ceux qui l'aimons, sur ton cœur frémissant,
Jurons, à pleins mains, les palmes glorieuses !*

*Ainsi nous te suivrons, à tes pas enchaînés ;
Car ta voix donne ceci : " Amis ! vers moi, venez !
Mon œuvre est là... prenez-moi, mon sang qui coule "*

*Et je vous soutiendrai, dans votre âpre chemin,
Jusqu'à l'heure béate où vos esprits, en foule,
Viendront m'entourer en se donnant la main ! "*

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

LE SILO ENCHANTÉ

A Oran, au début de la conquête, l'administration, faute de prison, avait dû se servir des silos de la Casbah qui servaient au bey pour détenir les captifs.

Les plombs de Venise, les cachots de la Bastille, les oubliettes de la tour de Nesle ne furent pas plus horribles que ces silos ; nous les trouvâmes dans un état hideux.

Qu'on s'imagine des trous profonds, des puits creusés en terre ; chacun d'eux recevait un criminel ou un innocent ; car la justice d'alors frappait souvent des gens qui n'avaient commis d'autre délit que celui de déplaire au sultan.

Le malheureux que l'on descendait dans ces espèces de tombeaux y était comme enterré ; il se trouvait, jusqu'à mi-jambes au milieu d'un cloaque infect : le sol couvert d'immondices délayées par une humidité constante, dégageait une odeur fétide que ne pouvaient supporter ceux qui approchaient de l'orifice du trou.

Le prisonnier devait dormir debout contre les parois du souterrain ; il

avait, en peu de jours, les pieds rongés par la lèpre et dévorés par les immondes insectes qui pullulaient dans la boue.

On jetait à ces misérables condamnés une pâture insuffisante du haut du silo ; tant pis pour eux s'ils ne saisissaient point au vol leur nourriture : ils étaient forcés de la manger souillée.

Enfin, ils ne voyaient le soleil pendant une heure, mais cette heure était un siècle de supplice. Les rayons ardents, dardés à pic, chauffaient à blanc le puits qui devenait une espèce de four : une croûte qui fondait plus tard, se formait sur le cloaque ; pour employer une comparaison, la surface de celui-ci se figeait comme celle d'un marais quand il gèle : le patient avait alors les jambes prises dans cette croûte consolidée.

Ces silos subsistent encore, on ne s'en sert plus... heureusement.

Pourtant il fallut bien tout d'abord en user ; mais on s'ingénia à les assainir et à les rendre supportables : on les dessécha. On ouvrit les orifices ; on sema du chlore partout ; on les nettoya chaque jour en descendant au prisonnier un panier où il jetait les débris qui l'auraient encombré ; bref, en attendant qu'une prison fût bâtie, on fit pour le mieux.

Du temps du bey, c'était un vieux Turc qui gardait ces silos ; on donna à cet homme, dont les services pouvaient être utiles, un emploi dans la police ; il se montra reconnaissant de ce qu'on lui fournissait un moyen de gagner sa vie et il se dévoua à nous.

De temps à autre, il venait aux silos pour servir d'interprète entre nos portiers-consigne et les prisonniers.

Il avait recommandé que l'on ne mit personne dans un certain puits, parce que selon lui, ce puits était enchanté. Il racontait que tous les hommes qu'on y avait enfermés s'étaient évadés.

Le sergent qui faisait fonction de géolier était Breton, il crut sans peine aux histoires de djenouns que lui débita le Turc.

Les djenouns, pour les musulmans, sont les gnomes de nos paysans : ils jouent le même rôle.

Pourtant un jour, les autres silos étant pleins, un ordre arriva de mettre un prisonnier dans celui qui passait pour être hanté par des fantômes auxquels les condamnés devaient leur délivrance. Il fallut obéir, le commandant de place d'alors ne badinait pas.

Le prisonnier fut descendu dans le puits on remarqua qu'il souriait avec satisfaction, tant la croyance était enracinée chez les Arabes que ce silo était réellement enchanté et ne gardait pas ceux qu'on lui confiait.

Le sergent prit toutes les précautions d'usage ; il recommanda la vigilance aux sentinelles ; puis il attendit au lendemain, non sans faire des rondes nocturnes pour s'assurer que les fonctionnaires veillaient attentivement.

Le lendemain matin il vint visiter le silo ; plus de prisonnier.

Il fit son rapport.

Le commandant de place attribua à un défaut de surveillance cette évocation mystérieuse ; il distribua libéralement des punitions aux soldats du poste et au géolier ; puis il demeura convaincu que l'on ferait bonne garde et donna ordre de placer un autre Arabe dans le puits.

C'était un assassin.

Le vieux Turc s'en lamenta, prétendant que ce scélérat allait recouvrer sa liberté ; mais le commandant décida qu'une sentinelle ne quitterait ni jour ni nuit l'entrée du silo.

Il était convaincu qu'avec une pareille précaution, l'Arabe ne ferait pas comme ses prédécesseurs. Celui-ci n'avait pas caché sa joie en changeant de prison : il espérait.

Huit jours se passèrent sans qu'il se passât rien de remarquable.

Le commandant triomphait.

Mais l'ancien géolier du bey soutenait que le mois ne s'écoulerait point sans que l'évasion eût lieu.

Il ne se trompait pas.

Pendant la neuvième nuit l'assassin disparut.

Grand émoi dans la Casbah. Le géolier avec le sergent breton sont

UNE AVENTURE D'AMOUR AU POLE NORD



I
L'émouleur. — Je sais que ton père est contre moi, mais nous pouvons causer un instant ici, sans qu'il le sache...



II
... Quel bonheur que de pouvoir dire à l'objet de ses amours tout ce qu'un cœur ressent !



III
Le rival. — Ensemble ! Oh ! si le père pouvait les voir, je serais vengé. Comment pouvoir aller l'avertir et revenir à temps avec lui ? Si je profitais de ce chaudron.